

Du *muthos* au *logos* dans la Grèce classique : de la médecine mythographique (« mythothérapie ») au Serment d'Hippocrate

Noël Christian-Bernard OBIANG NNANG*

Résumé :

Les épidémies ont toujours bouleversé les sociétés humaines ; leurs systèmes sanitaires, économiques et même de pensée. Romains et Grecs ont eu à affronter pendant des périodes d'instabilité, de grandes épidémies comme celles de la peste, de la grippe ou de la lèpre. Ces épidémies, comme celle de la fameuse « peste » d'Athènes¹ relatée par Thucydide, dévasta la cité en 430-426 av. J.-C. Il ne s'agit bien sûr pas de la peste dans le sens où nous l'entendons maintenant, cette maladie étant inconnue dans l'Antiquité. Le terme *loimos* (lat. *pestis*) désignait une maladie épidémique dont l'origine était attribuée à l'air malsain. Ces situations épidémiologiques se limitaient à l'échelle européocentriste puis, *urbi et orbi*, ont provoqué indubitablement de la stupeur auprès des populations. Elles ont entraîné une prise en charge forcée par les États ou royaumes des moyens d'y remédier. Cet article ne veut pas traiter de médecine, même pas de philosophie, mais il entend analyser historiquement la médecine dans l'antiquité grecque. En s'appuyant sur les lumières d'Hippocrate, d'intellectuels et autres scientifiques préoccupés par la médecine préventive et curative, il entend également de montrer toutes les polémiques qui ont surgi.

Mots-clés

Hippocrate, Médecine, Grecs, Romains, Écoles, Épidémies, Mythe, Magie.

* Maître-Assistant Histoire ancienne CAMES, Centre d'Étude et de Recherches en Histoire et Archéologie (CREHA), Université Omar Bongo (Libreville)

E-mail : obiangnnangnoel@gmail.com

¹ Thucydide, *La peste d'Athènes*, Livre II, 47 : « Les médecins étaient impuissants, car ils ignoraient au début la nature de la maladie ; de plus, en contact plus étroit avec les malades, ils étaient plus particulièrement atteints. Toute science humaine était inefficace ; en vain on multipliait les supplications dans les temples », « οὐτε ἄλλη ἀνθρωπεῖα τέχνη οὐδεμία ὅσα τε πρὸς ἱεροῖς ἱκέτευσαν ἢ μαντείοις καὶ τοῖς τοιοῦτοις ἐχρήσαντο, πάντα ἀνωφελῆ ἦν, τελευτῶντές τε αὐτῶν ἀπέστησαν ὑπὸ τοῦ κακοῦ νικώμενοι ».

Abstract

Epidemics have always upset human societies; their health, economic and even thought systems. Romans and Greeks had to face during periods of instability, great epidemics such as plague, influenza or leprosy. These epidemics, like that of the famous "plague" of Athens related by Thucydides, devastated the city in 430-426 BC. J. C. Of course, this is not the plague as we understand it now, this disease being unknown in antiquity. The term *loimos* (lat. *Pestis*) denoted an epidemic disease whose origin was attributed to unhealthy air. These epidemiological situations were limited to the Eurocentric scale and then, *urbi et orbi*, undoubtedly caused astonishment among the populations. They have led to a forced takeover by states or kingdoms of the means to remedy them. This article does not want to deal with medicine, not even with philosophy, but it intends to analyze medicine historically in ancient Greece. Relying on the enlightenment of Hippocrates, intellectuals and other scientists concerned with preventive and curative medicine, he also intends to show all the controversies that have arisen.

Keywords

Hippocrates, Medicine, Greeks, Romans, Schools, Epidemics, Myth, Magic.

Introduction

Au regard de nombreux documents, livrés par les sources historiques, l'archéologie ou l'histoire de l'art, la médecine semble être au cœur des préoccupations des sociétés de l'Antiquité. Dans l'Antiquité classique, science et religion étaient loin de vivre sous le régime de la séparation. C'est donc sans surprise que l'historien observe, à côté de la pratique médicale courante et parfois en liaison avec elle, un ensemble de conduites religieuses aux fins thérapeutiques. Si la toute-puissance des dieux était capable d'accabler les populations d'épidémies si dévastatrices, et les particuliers de maladies si complexes que les médecins devaient déclarer forfaits², on pouvait penser que les mêmes

² Homère, *Iliade*, XI, 514-51. Dans l'Iliade le médecin est-il défini comme : un homme qui en vaut à lui tout seul beaucoup d'autres, lorsqu'il s'agit d'extraire des flèches ou de répandre sur les plaies des remèdes apaisants.

dieux détenaient seuls le moyen d'y remédier. Or, à en croire les récits des bénéficiaires ou des voyageurs, ainsi que d'innombrables *ex-voto*, ce recours au surnaturel était crédité d'une efficacité autrement spectaculaire que les cures réalisées par le corps médical. Les médecins eux-mêmes en étaient bien conscients, mais ils auraient eu mauvaise grâce à s'en formaliser : dès le V^e siècle av. J.-C, Hippocrate, prince des médecins, ne réfute pas totalement l'influence du surnaturel dans les guérisons inexplicables.

La place du médecin est suffisamment importante pour avoir laissé le souvenir d'illustres personnages et leurs représentations, et les actes médicaux trouvent une réelle expression dans de nombreuses œuvres figurées. Très détaillées, elles ouvrent la porte à une forme de diagnostic liée à l'iconographie (H. King, V. Dasen, 2008, 130 p.) et à la manière dont les anciens abordaient les différentes pathologies, les remèdes et traitements.

La médecine grecque, passée du *muthos* (mythe) au *logos* (raison) s'est édifiée en trois étapes successives : - d'abord les grands mythes fondateurs de la Grèce ; la maladie et la guérison dépendent de la *clementia* des dieux ; les médecins sont généralement des prêtres, des oracles, chargés d'expliquer aux humains la volonté divine ; - ensuite, entre le VIII^e et le V^e siècle avant notre ère lors de la constitution des cités-Etats ; la médecine s'affranchit progressivement de la religion. Les philosophes et les historiens étudient tous les domaines, dont l'art de guérir, qu'ils intègrent à leurs doctrines et analyses. En outre, les prêtres-médecins se tournent vers une médecine pratique et empirique et s'éloignent de la magie ; - enfin, l'âge d'or de la médecine grecque avec Hippocrate ; la médecine devient une science et un art humain (M. Bariety, C. Coury, 1963). Les sources historiques mentionnent des remèdes mis au point par les Gaulois, dont les noms d'origine celtique se retrouvent chez Dioscoride, comme lierre, la *sapana*³. Le savon serait une invention gauloise (*sapo*), préparé avec de la cendre et du suif de chèvre⁴. Le traitement des yeux trouve des échos assez forts en Gaule,

³ Dioscoride Pedanios (40-90 de notre ère) a étudié la médecine à Alexandrie et à Athènes, où il a été l'élève de Théophraste. Il aurait été médecin militaire sous les règnes de Claude et Néron, puis pharmacologue et botaniste. Son œuvre majeure, *De Materia medica*, décrit l'utilisation de plus de mille six cents produits et fut utilisée jusqu'au XVI^e siècle.

⁴ Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre XXVIII, 191.

et Celse dit préférer la méthode « gauloise » pour certaines de leurs affections⁵. On observe ainsi que la médecine moderne repose sur de très nombreuses découvertes antiques, qui furent à l'origine de soins parfois spectaculaires sans communes mesures avec les méthodes actuelles. De nombreuses études toutes aussi intéressantes les unes que les autres ont été faites sur la médecine, notamment sur les professionnels et les pratiques (médecins, prêtres et chamans) (F. Olmer, 2009 ; M. Grmek et D. Gourevitch, 1998, p. 30) ; il y a une tendance à traiter de la médecine dans l'espace romain et à moins de parler des époques de la Grèce Archaïque et Classique. Là aussi, la plupart des historiens se sont intéressés à la fin de l'époque classique et plus encore à la période hellénistique. Notre analyse porte sur l'histoire de la médecine antique et ses liens avec aux mythes.

En quoi l'histoire de la médecine antique basée sur les mythes (« mytho-thérapeutique ») constitue-t-elle le fondement d'une médecine plus rationnelle à travers le serment d'Hippocrate ?

Il s'agit de partir d'une médecine antique liée à la religion (mythothérapie) à une médecine dite Hippocratique basée sur un raisonnement plus logique (le *logos*).

1. La médecine des dieux : une forme de « mytho-thérapie »

La religion primitive des Grecs est sommaire. Elle repose sur la vénération de fétiches, d'arbres ou esprits de la forêt, de pierres, d'animaux sacrés. Les Grecs cherchent à se rapprocher des puissances invisibles du monde en organisant des cérémonies magiques. Puis progressivement ils représentent leurs dieux d'une façon proche et protectrice ; ils interviennent dans la destinée des hommes, participent même à leurs intrigues, querelles, passions, comme on le voit chez Homère (F. Olmer, 2009, p. 153-172)⁶. Ils s'unissent à de belles

⁵ Celse, *Chirurgie*, livre VII, 7, 15. Celse a écrit sur tous les grands sujets de son époque : Son œuvre *De medicina (De re medica)* est le 6^e livre de son encyclopédie *De Artibus* - dont seule la partie médicale nous est parvenue. L'œuvre *De medicina* comprend une préface importante et huit livres, divisés en trois groupes : médecine diététique (I et IV), médecine pharmaceutique (V et VI) et chirurgie (VII et VIII).

⁶ Homère, *L'Iliade et l'Odyssée*, Robert Laffont, 1995. À l'époque d'Homère, au VIII^e siècle avant notre ère, la médecine reste un domaine lié à la religion et chargé de magie, où les traitements sont encore des incantations. Pourtant des évolutions se font jour, puisque des médecins en tant que tels interviennent concrètement durant

mortelles qui donnent naissance à des « demi-dieux ». Cette humanisation influence l'art de soigner et de se soigner (J.-C. Ameisen, P. Berche, Y. Brohard, 2011). Le lien fort et fragile parfois avec les dieux donne lieu à des doléances curatives et à plusieurs formes de thérapies⁷.

1.1. Taxinomie des dieux et leur rôle

Les débuts de la médecine sont marqués par les incertitudes attachées au passage classique des stades magique et religieux à l'étape rationnelle, dans l'histoire de l'humanité. Ces incertitudes se révèlent plus grandes encore dès que l'on aborde la Grèce antique où l'on ne constate aucune rupture entre magie populaire, pratiques de nature religieuse et techniques médicales, malgré l'influence d'Hippocrate qui débarrasse, en partie, la médecine de ses influences philosophico-magiques. En effet, les Grecs anciens comptent de nombreux dieux et demi-dieux guérisseurs dans leur panthéon, les mêmes divinités pouvant d'ailleurs provoquer des maladies par courroux, par vengeance ou par punition à la suite d'un sacrilège, mais aussi guérir le mal. En effet, « ces divinités revêtent presque toujours une forme humaine, contrairement aux combinaisons hommes-animaux tant prisées par les Sumériens et les Égyptiens, et adoptent les comportements propres aux hommes dont elles partagent les passions » (J. Ruffie, J.-C. Sournia, 1993)⁸.

Au sommet, Zeus, omnipotent. Apollon, maître de toutes les facultés créatrices des arts, peut guérir si on l'implore dans les formes convenues, mais également décimer ses ennemis. Les flèches

⁷ Du grec ancien *θεραπεία*, *therapeía* (« cure ») dérivé de *θεραπεύω*, *therapéuō* (« servir, prendre soin de, soigner, traiter »), issu de *θεράπων*, *therápōn* (« serviteur »).

⁸ Dans cette *Histoire de la médecine*, le Professeur Jean-Charles Sournia montre que si l'art de guérir a, depuis deux siècles, bénéficié des immenses progrès scientifiques, il conserve une part de l'irrationalité des débuts et des rites magiques. L'homme contemporain fait confiance à la haute technologie hospitalière mais continue de croire aux guérisons miraculeuses, et les « médecines parallèles » sont florissantes. L'histoire de la médecine est donc complexe, et doit être considérée sur une longue durée. Ainsi, c'est en la situant dans ses cadres traditionnels, culturels, mais aussi sociopolitiques, sans oublier les hommes qui l'ont forgée, que l'auteur trace d'une façon originale les grandes étapes, de la plus haute Antiquité à l'époque contemporaine, de cet art de soulager l'homme de ses souffrances.

d'Héraclès (Hercule chez les Romains), données par Apollon, sont réputées mortelles. Enfin, l'immortel Chiron⁹, le plus célèbre, le plus sage et le plus savant des centaures, enseigne la médecine et pratique même la chirurgie sur le mont Pélion en Thessalie.

On note clairement dans les sources littéraires que les dieux, d'après les mythographes, jouent un rôle important dans la survenue de maladies ; celles-ci traduisent leur colère et eux-seuls connaissent les moyens de guérir ; ce sont : -Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour ; elle régit l'activité sexuelle des femmes et ses complications ; - Héra, épouse de Zeus, assure la protection des femmes enceintes et veille au bon déroulement des accouchements ; Héraclès, un héros, fils de Zeus, est considéré comme médecin et surtout comme hygiéniste puisqu'il a assaini la vallée de l'Alphée, les marais d'Argolide et nettoyé les écuries d'Augias. Atteint d'une « épilepsie à forme psychique » (M. Bariety, C. Coury, 1963), Héraclès utilise les effets sédatifs de certaines plantes comme la jusquiame blanche, et ceux de l'hydrothérapie¹⁰ chaude, qui sera d'usage courant dans le monde grec et latin (P. Chuvin, 1999) - Asclépios, fils d'Apollon, est le véritable dieu grec de la médecine. Il est le dieu de la vie et des plantes salutaires. Pindare écrit : « Asclépios soigne par la parole, les simples et le couteau »¹¹. Ces moyens limités sont néanmoins spectaculaires puisque Hadès, dieu des enfers, se plaint à Zeus de la diminution de la mortalité, ce qui compromet la prospérité de son royaume¹². Asclépios a deux filles : Hygie, qui assure la prévention des maladies¹³, et Panacée, qui procure la guérison en employant les plantes (B. Halioua, 2009).

Asclépios, ses fils et ses filles, inaugurent la série des dynasties médicales dont la famille d'Hippocrate fournira plus tard un

⁹ Homère, *Iliade*, Chant IV, 215 ; XI, 832, XIX, 390. Dans la mythologie grecque, Chiron est un centaure, fils de Cronos et de l'Océanide Philyra, nymphe qui vivait dans une grotte sur le mont Pélion, en Thessalie. Contrairement aux autres représentants de son espèce, il est immortel et il est réputé pour sa grande sagesse et ses nombreuses connaissances.

¹⁰ On trouve dans la Collection hippocratique le traité *Des airs, des eaux et des lieux* dont le titre indique bien que les considérations sur la nature et les propriétés des eaux y occupent une place importante.

¹¹ *Vies de Pindare*. Commentaire, Texte, traduction et commentaire par Cécile Daude, Sylvie David, Michel Fartzoff, Claire Muckensturm-Pouille, *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité*, 2013, p. 67-173.

¹² *Idem*.

¹³ Hygin, *Fables*, 73, 74.

remarquable exemple. Hygie est dans la mythologie grecque la déesse de la santé ; elle donne son nom à l'hygiène qui rassemble les principes visant à maintenir l'homme en bonne santé. Elle est présente dans la mythologie romaine sous le nom de « *Salus* ». Son image sert d'emblème dans les professions médicales et pharmaceutiques. Le plus connu est celui de « la coupe d'Hygie et le serpent »¹⁴, devenue l'emblème officiel de la pharmacie. Elle figure sur la médaille offerte aux membres de l'Académie nationale de pharmacie lors de leur élection (O. Lafont, 2007). On représente Asclépios debout, tenant à la main un bâton de pèlerin, autour duquel deux serpents, symboles de prudence et de force, s'enroulent ; ce bâton est à l'origine du caducée¹⁵.

1.2. Les prêtres d'Asclépios (*Esculape*)

À partir du VIII^e siècle, l'exercice de la médecine appartient aux prêtres d'Esculape (E. Littré, 1850, 557 p.) et se fait dans les sanctuaires (E. Littré, 1839) ; le plus réputé est celui d'Epidaure dans le nord du Péloponnèse. L'emplacement de ces temples de diagnostic et de soins est soigneusement choisi dans un climat bienfaisant, souvent à proximité d'une source d'eau minérale, un peu à l'image de nos jours de la balnéothérapie et de la thalassothérapie. Gymnase, bains, lieux de spectacle, tout concourt au bien-être et à la distraction de l'esprit. Le malade qui consulte dans un temple d'Asclépios est soumis à son arrivée à un jeûne sévère ; puis il est soumis à des pratiques magiques plus ou moins impressionnantes ; il passe une ou plusieurs nuits en « incubation » (R. Ginouvès, A.-M. Guimier-Sorberts, J. Jouanna et L.

¹⁴ Diogène Laërce, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, Livre XIV (702a). Dans la mythologie grecque, Hygie est la déesse de la santé, de la propreté et de l'hygiène (terme formé à partir de son nom). Les Grecs l'honoraient comme une déesse puissante, chargée de veiller sur la santé des êtres vivants, hommes et animaux. Ainsi le serpent d'Asklépios est devenu le symbole universel des professions médicales. Quand il s'enroule autour de la coupe d'Hygie, il forme l'emblème des pharmaciens.

¹⁵ Principal attribut d'Hermès, formé d'une baguette surmontée de deux petites ailes, et autour de laquelle s'entrelacent deux serpents. Emblème des médecins, composé d'une baguette autour de laquelle s'enroule le serpent d'Asclépios et que surmonte un miroir symbolisant la prudence.

Villard (éd.), 1994)¹⁶, dans un local appelé « *abaton* »¹⁷. Ses rêves sont interprétés : ils dévoilent les traitements inspirés par les dieux que comprennent les prêtres-médecins. Ceux-ci ou Asclépiades tiennent leurs connaissances de la tradition familiale et forment des castes (M. Bariety, C. Coury, 1963). Ils connaissent les plantes qui guérissent (la médecine herbale) et soignent la douleur, mais aussi celles qui empoisonnent les flèches et donnent la mort aux hommes. La médecine est étroitement intriquée à la magie et à la religion (B. Halioua, 2007).

1.3. Le temps des héros

Homère, vers 850 avant notre ère, décrit pour la première fois le médecin comme un homme distinct du prêtre et du magicien¹⁸ ; c'est un technicien au service des malades ; il s'occupe des plaies et des traumatismes dus à la guerre, et un peu de médecine interne ; il est considéré comme un « homme qui vaut plus que beaucoup d'autres ». Dans l'*Iliade*¹⁹, on mentionne le fameux « *népenthès* »²⁰, offert à la belle Hélène, suc magique importé d'Égypte, propre à calmer la douleur et la colère, et qui fait oublier tous les maux.

En Attique, près de Marathon, au fond d'un vallon, se trouvait le sanctuaire d'un héros invoqué comme oracle et guérisseur, Amphiaraos. À proximité de l'autel monumental où se faisaient les

¹⁶ Nul historien moderne ne s'entend exactement sur la forme que prenait le rite d'incubation. Une chose du moins est certaine : malgré l'importance variable qu'elle a pu tenir selon les époques, l'incubation demeure constamment une étape de la guérison dans les sanctuaires d'Asclépios.

¹⁷ Deuxième stèle des guérisons de l'Asclépieion d'Epidaure, IV^e siècle avant J.-C. La représentation de la guérison d'un patient, avec un contenu similaire, se trouve sur une sculpture en relief du IV^e siècle avant J.-C. du Sanctuaire d'Asclépios au Pirée, aujourd'hui au Musée Archéologique du Pirée.

¹⁸ Homère, *Iliade*, XI, 833.

¹⁹ Homère donne la première description des effets du "ὀῆπεθηζ" dans l'*Odyssée* (IV.219) : « (Hélène, fille de Zeus) jette une drogue dans le cratère où l'on puisait à boire. Cette drogue calmait la douleur et les colères, dissolvait tous les maux. Une dose du cratère empêchait tout le jour quiconque en avait bu de verser une larme » (*Odyssée*. IV.219).

²⁰ Le *nepenthès*, littéralement « ce qui dissipe le chagrin », est la drogue rapportée d'Égypte par Hélène de Troie : un passage de l'*Odyssée* montre Télémaque et ses camarades recevant d'elle le « breuvage apaisant » qui est, selon toute vraisemblance, une décoction de pavot ou de chanvre indien.

sacrifices, un orifice circulaire laisse passage à une source sacrée. C'est par là qu'Amphiaraios, devenu dieu, serait revenu sur terre (P. Sineux, 2007, 284 p.). L'eau de cette fontaine ne servait ni aux sacrifices ni aux ablutions rituelles, mais les pèlerins en buvaient dans des coquilles qu'on a retrouvées en grand nombre (*Revue archéologique*, 1880, p.99-110). Il est probable qu'ils allaient se coucher sous un portique d'incubation pour attendre le songe par lequel Amphiaraios leur révélait la cure qu'ils devaient suivre, et boire à la source sacrée faisait vraisemblablement partie de la cure. Ceux qui avaient été guéris sur les conseils de l'oracle jetaient dans l'eau une pièce d'or ou d'argent. L'eau de cette fontaine n'a pas de qualités particulières, elle n'est ni chaude ni particulièrement minéralisée et il faut en conclure que son rôle thérapeutique ne tient pas à ses qualités intrinsèques mais au pouvoir magique de la divinité (M.-P. Duminil, 1982, p. 73-80).

2. La médecine des philosophes

La philosophie grecque naît en Ionie en Asie Mineure, au VII^e siècle avant notre ère. Des philosophes comme Thalès, Anaximandre, Anaximène, jettent un regard nouveau sur le monde. Ils ont soif de savoir et s'intéressent à toute chose : cosmologie, climat, ainsi qu'au monde vivant, aux âmes et aux corps. Ils prennent de la distance avec le surnaturel, et veulent comprendre les causes des phénomènes qu'ils observent dans la nature, mais aussi chez l'homme ; ils étudient donc les maladies. Avec l'invasion des Perses, au VI^e siècle, les philosophes ioniens partent vers le Péloponnèse, et surtout à Athènes. C'est cette diaspora d'érudits, de savants et d'intellectuels qui propage les idées nouvelles sur tout le littoral méditerranéen.

On observe alors des changements importants dans la pensée scientifique et historique qui se dégage des fables mythologiques, tout en restant quelque peu assujettie aux courants philosophiques. À cet effet, les constructions de l'esprit l'emportent sur la réalité des faits (M. Bariety, C. Coury, 1963). Deux grandes écoles de pensée s'affrontent : celle d'Héraclite qui érige en principe fondamental la notion de l'écoulement constant de toute chose et du perpétuel devenir : « Rien n'est donc plutôt ceci que cela, mais tout le devient »²¹ ; et celle de

²¹ Héraclite d'Ephèse, *Fragments*. Après lecture de ces fragments, on ne peut que s'émerveiller de la portée incroyable qu'a eu le présocratique d'Éphèse sur la pensée

Parménide qui affirme qu'une chose est ou n'est pas, en refusant la réalité de la génération et du devenir. Dressant le bilan de l'apport fourni par les philosophes présocratiques à la médecine pré-hippocratique.

3. Les écoles de médecine grecques

Dès le VIII^e -VII^e siècle avant notre ère, apparaissent des dynasties de célèbres médecins : les Asclépiades, qui prétendent descendre d'Asclépios. Des écoles de médecine s'ouvrent sur le pourtour de la Méditerranée. Leur doctrine s'est émancipée de la religion et de la magie. Influencés par les Ioniens, les enseignants préconisent une approche rationnelle et empirique de la médecine ; mais les deux prestigieuses écoles rivales de Cnide et de Cos abordent la médecine de façon différente.

3.1. L'école de Cnide

Dans cette école située en Ionie, les Asclépiades enseignent une médecine basée sur le diagnostic ; ils collectent méticuleusement sur des tablettes les observations faites sur les patients et rangent les symptômes en catégories très fines, classant les processus pathologiques par organe et codifiant leur expérience sous forme de sentences rigides.

3.2. L'école de Cos

Cette école située dans le golfe Céramique tout proche, propose une approche globale du patient et de sa maladie. Elle cherche à restaurer les conditions naturelles qui ont été perturbées par la maladie ; c'est une médecine qui se pratique au lit du malade. La priorité de cette école est dans les soins à apporter au patient et dans le pronostic. Les deux écoles souffrent d'une absence de connaissances anatomiques et physiologiques ; mais attenter à l'intégrité d'un cadavre en Grèce

de notre temps. Incroyablement avant-gardiste, autant dans sa philosophie de l'être humain que du monde dans lequel il vit, véritable penseur du changement, Héraclite est même considéré par Platon comme le premier « vrai » philosophe, n'en déplaise à la physique d'un Thalès de Milet ou à la logique d'un Socrate.

comme en Mésopotamie est un sacrilège puni par la peine de mort. Cet interdit fait obstacle au progrès de la médecine (J.-C. Ameisen, P. Berche, Y. Brohard, 2011). Les deux écoles deviennent plus ou moins complémentaires et aboutissent à la formalisation de la médecine hippocratique.

4. La médecine hippocratique

La médecine d'observation a été développée par les Asclépiades et leurs descendants, qui ont compris l'intérêt pratique de leur expérience quotidienne. Au fur et à mesure de leur activité au chevet des malades, ils ont appris à reconnaître les maladies et à les soigner par des moyens qui ont cessé d'être du domaine de la magie. Ils ont progressivement recours à la diététique et à la prescription des plantes. Il y a une approche nouvelle des maladies et tous les domaines de la connaissance médicale font l'objet d'une tentative d'explication doctrinale de la part des médecins. La fin du V^e siècle avant Jésus-Christ, avec Hippocrate, est considérée comme l'âge d'or de la médecine grecque (B. Halioua, 2009). Ce « père de la médecine » vit dans un temps d'exception qui voit émerger la pensée philosophique et scientifique occidentale.

5. Hippocrate et le développement d'une médecine détachée de la mythologie

5.1. *Bios Hippokrátês*

« Je passerai ma vie à exercer mon art dans l'innocence et la pureté », telle est la devise d'Hippocrate, le père de la médecine (J.-C. Ameisen, P. Berche, Y. Brohard, 2011).

5.1.1. *Ses origines*

Hippocrate, né vers 460 avant notre ère dans l'île de Cos, est issu d'une famille d'Asclépiades. Il suit d'abord, comme il est d'usage dans les dynasties médicales, une formation complète : logique, philosophie, physique, géométrie, astronomie. Puis son père et son grand-père, tous deux médecins renommés, lui transmettent leur savoir : médecine et diététique. Hippocrate fonde sa propre école à Cos et transmet l'art à

ses deux fils et à son gendre. Sa renommée franchit vite les limites de son île. Il refuse de nombreuses offres dont celle du roi de Perse, et parvenu dans la maturité de son âge, il quitte Cos en laissant son école médicale à son gendre et entame la seconde partie de sa carrière (J. Jouanna, C. Magdelaine, 1999). Il suit ainsi l'un de ses préceptes inscrit dans son traité appelé *Loi* : avoir étudié la science de la médecine, il faut voyager dans les différentes villes pour être réputé « pas seulement médecin de nom, mais pour l'être en effet », c'est ce qu'il fit, d'où ses nombreux voyages.

5.1.2. Le médecin itinérant

Ses nombreux voyages l'emmènent à travers les îles de la mer Égée, les provinces de la Grèce, la Thrace, la Thessalie, la mer de Marmara, et peut-être aussi l'Égypte (où l'art de soigner est remarquable) et la Scythie. Au cours de ses pérégrinations, il enseigne la médecine et soigne les malades en obtenant des guérisons qui lui valent une grande renommée dans tout le monde grec. Il compare son expérience à celle de ses confrères et observe les différentes maladies selon le climat, les coutumes et l'environnement des patients. Ses écrits, sa pédagogie, son charisme et son humanité contribuent à son prestige. De nombreuses statues le représentent sous les traits d'un homme âgé, sage et noble, chauve et portant une grande barbe, visage intelligent et œil vif, tenant un bâton plein de nœuds à la main ; ces statues ont pour but d'illustrer la maxime : « l'art est long et difficile ». Membre de la prestigieuse Académie de médecine de Cos, il meurt presque centenaire, loin de son île, en Thessalie vers 377 (J.-C. Ameisen, P. Berche, Y. Brohard, 2011). Une légende raconte qu'un essaim d'abeilles fit pendant longtemps sur son tombeau un miel salubre pour les maux des enfants ; ce symbole signifie qu'Hippocrate est à la source du miel qui guérit tous les hommes, enfants de la terre mère (Hippocrate, 1953).

5.2. Les fondements dogmatiques et empiriques d'Hippocrate

5.2.1. Les écrits

La célébrité universelle d'Hippocrate vient surtout de ses écrits rassemblés dans un *Corpus*, comprenant environ soixante-dix textes

écrits en ionien, langue des savants. Cet ouvrage, attribué à un seul auteur, comprend toutes sortes de textes hétéroclites transmis par la tradition orale en faveur chez les Asclépiades, et finalement mis par écrit. Cependant, il est difficile d'attribuer tous les écrits au seul Hippocrate ; nombre d'entre eux viennent de ses élèves comme ses fils ou son gendre, voire de ses disciples et de ses successeurs. Ce Corpus contient des comptes-rendus cliniques, des cours, des guides pratiques, des essais sur la médecine et sa philosophie. Certains textes, du fait de l'homogénéité du style et de la clarté du texte, sont attribués au seul Hippocrate ; c'est ce qu'on appelle « les œuvres authentiques d'Hippocrate », d'où sont extraits les Aphorismes (J.-C. Ameisen, P. Berche, Y. Brohard 2011). Le premier d'entre eux est le plus célèbre et il résume toute la difficulté de l'art médical ; il dit : « La vie est brève, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile ». Malgré son hétérogénéité, il se dégage du Corpus une certaine unité de pensée, qu'il s'agisse de l'approche rationnelle de la maladie, de la réflexion sur l'art médical ou de la déontologie. On peut donc parler de médecine et de pensée hippocratiques (J. Jouanna, C. Magdelaine, 1999) pour laquelle il existe désormais une complète séparation entre science et religion : la maladie et la médecine sont détachées du surnaturel ; elles sont « laïcisées », car dissociées des pratiques religieuses. Le *Corpus* servira de référence au corps médical jusqu'au siècle des Lumières.

5.2.2. *Les concepts*

Selon le concept fondamental de la médecine hippocratique, la nature tend à maintenir un état de stabilité. Chez les sujets en bonne santé, il existe une harmonie entre les éléments constitutifs de l'organisme. La maladie apparaît quand cet équilibre est rompu. C'est au médecin de le maintenir par des conseils avisés sur l'hygiène, la nourriture, les exercices physiques, les relations sexuelles et de le rétablir lorsque la maladie apparaît. Hippocrate applique à la médecine le mode de pensée des prêtres et des philosophes, notamment d'Héraclite. Tout dans la nature est mouvement, tout phénomène se manifeste par un changement, rien ne se perd, rien ne se crée, rien n'est immobile, rien n'est isolé. Il est possible de dégager dans la pensée hippocratique deux

grands concepts : la connaissance de l'organisme humain et de son environnement.

En effet, les mécanismes des maladies ne peuvent être compris que par la connaissance de la nature de l'homme et par les rapports réciproques que celui-ci entretient avec le milieu qui l'entoure et avant avec les dieux. La maladie n'est qu'une conséquence d'une atteinte à l'ensemble du corps. Hippocrate a abouti à une méthode. En effet, selon son traité *Pronostic*²², le médecin doit observer les points suivants :

- le visage et les yeux : leur aspect indique le degré de gravité de la maladie : ainsi le faciès hippocratique, cette apparence caractéristique que prend le visage à l'approche de la mort ;
- la position du malade dans le lit, qui traduit son degré de souffrance, ainsi que la raideur ou la souplesse des articulations et le mouvement des mains ; les mains qui cherchent des fétus dans l'air, qui arrachent des brins de couverture annoncent la mort ;
- le rythme de la respiration ; l'auscultation dans les maladies pulmonaires et le classement des bruits perçus dans la poitrine du malade ;
- les plaies dont « l'aspect préfigure l'échéance de la mort », lorsqu'elles deviennent livides et sèches ;
- la sueur dont la chaleur est un signe de la résolution de la maladie ;
- les hypochondres soit le foie, la vésicule biliaire et la rate ; à l'auscultation, elles doivent être sans douleur, souples et sans dureté ;
- la qualité du sommeil ;
- les urines, en notant l'aspect, l'odeur, la couleur, voire le goût ;
- les expectorations, les crachats, les vomissements, le pus et les selles.

Dans *De l'Officine du médecin*, Hippocrate dit qu'il faut : « Rechercher ce qui peut se voir, se toucher, s'entendre ; ce qu'on peut percevoir en regardant, en touchant, en écoutant, en flairant, en goûtant, et en appliquant l'intelligence ; enfin, ce qui peut se connaître par tous nos moyens de connaissance »²³. Après cette étude minutieuse, il est possible de poser le diagnostic et d'établir la gravité de la maladie. Ces observations sont consignées sous forme de fiche individuelle pour chaque malade, souvent d'une extrême précision, qui forment

²² *Œuvres d'Hipp.*, t, II, *Argument du Pronostic*, p. 99.

²³ Hippocrate, *De officina et de fractis*, fragment 1 : « καὶ τῇ ἀφῆ, καὶ τῇ ἀκοῇ, καὶ τῇ ῥινί, καὶ τῇ γλώσσῃ, καὶ τῇ γνώμῃ ἔστιν αἰσθῆσθαι ἃ, οἷς γινώσκομεν ἅπασιν, ἔστι γινῶναι ».

l'essentiel des traités intitulés *Épidémies*²⁴ : on y trouve noté, au jour le jour, l'ensemble des symptômes depuis le début de la maladie jusqu'à son issue. Ces fiches cliniques resteront un modèle pour toutes les générations de praticiens.

Pour tous ces mots, Hippocrate est favorable à une médecine dite douce : la pharmacopée. En effet, la pharmacopée repose sur deux types de substances : celles d'origine minérale comme la fleur de cuivre, l'alun, l'argent ou l'or, et celles d'origine végétale comme l'orge, le concombre, les lentilles, la grenade, la courge, l'oignon, la centaurée, l'euphorbe, l'origan, le miel, le raisin, le vin ou le lait (B. Halioua, 2009). Le médecin doit éliminer la cause de la maladie et a donc recours aux purgatifs, aux évacuants (laxatifs, diurétiques, expectorants, etc.). Les médicaments sont pour la plupart d'origine végétale, incorporés à des excipients variés. Le melon, l'ellébore noir et l'huile de ricin servent de purgatifs, l'ellébore blanc et l'eau chaude de vomitifs. La jusquiame, la mandragore, la belladone et l'opium sont utilisés pour leurs vertus sédatives et narcotiques. On tire profit des propriétés diurétiques de la scille, du persil et du chiendent (M. Bariety, C. Coury, 1963). Les enseignements d'Hippocrate vont inspirer plusieurs générations, continuant ainsi son œuvre *post-mortem*.

5.2.3. La postérité d'Hippocrate

Plusieurs témoignages, révèlent l'extraordinaire renom d'Hippocrate et de ses écrits. Aristote dans sa Politique, le surnomme déjà Hippocrate le Grand ; Alexandre le qualifie de « très divin » (M. Bariety, C. Coury, 1963) ; Galien l'appelle « l'inventeur admirable de toutes les belles choses ». Ce prestige ne va pas se démentir malgré les progrès des connaissances anatomiques qui rendent caduques ou dépassées nombre d'affirmations du *Corpus*. Dès le III^e siècle, soit à peine plus d'un siècle après sa disparition, Hippocrate est devenu un « classique », qu'on étudie. Les différentes écoles qui se développent à l'époque hellénistique ou romaine, revendiquent chacune à sa façon l'héritage d'Hippocrate, malgré leurs désaccords ; effectivement, des divergences apparaissent entre ceux qui ne jurent que par la raison et ceux qui ne

²⁴ Hippocrate, *Epidémies*, I-III.

jurent que par la pratique. C'est ainsi que se forment les premières « sectes » médicales (O. Lafont, 2007) :

- les dogmatistes, qui se basent sur le raisonnement ;
- les empiriques, qui donnent la primauté à l'expérience et se basent sur l'observation ; l'empirique observe le malade et fait appel à sa mémoire pour retrouver des cas semblables qu'il a observés précédemment et applique la thérapeutique qu'il a vu réussir ;
- les méthodistes, qui s'opposent à la fois au dogmatisme et à l'empirisme ; pour traiter les maladies, il suffit de connaître leurs effets et on soigne par des médicaments qui s'opposent à ces effets. C'est en réaction à ces différentes positions qu'Hippocrate invita les médecins à s'engager par un serment qui avait presque valeur d'un pacte avec les dieux.

5.2.4. Le Serment d'Hippocrate

Le serment d'Hippocrate date de près de 2500 ans et reste l'une des bases de l'éthique médicale. Son origine beaucoup plus ancienne est à rechercher dans les coutumes des indo-européens, peuples d'hommes libres ayant un véritable culte de la vérité et de respect de la parole donnée (d'où la forme de serment donnée au texte d'Hippocrate). Plusieurs particularités du serment, notamment le passage sur la taille, s'expliquent par l'organisation indo-européenne de la médecine. L'examen du contexte mythologique qui entoure le serment montre que les Hellènes connaissaient la césarienne et avaient pratiqué la réanimation (M. Cara, 1996). Mais cette thérapeutique intensive avait soulevé la réprobation et Zeus, gardien de l'ordre établi, avait foudroyé Esculape parce qu'il troublait cet ordre du monde. En effet, Esculape était mortel, ce n'était qu'un demi-dieu, fils d'Apollon et d'une nymphe. Tardivement les Grecs ont voué un culte à Esculape (F. Guirand ; J. Schmidt, 1996). Mais ce dernier, s'il était un dieu olympien, n'était pas médecin à proprement parler, mais plutôt un guérisseur. Malgré la rationalité affichée, il n'en demeure pas moins que les vestiges d'une médecine divine comme nous pouvons le lire dans le serment d'Hippocrate : « Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement. [...]. Si je remplis ce serment sans

l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais des hommes ; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire »²⁵.

Conclusion

L'Antiquité gréco-romaine fut une période d'exception, fondatrice de notre civilisation. Elle apporte à la médecine le rationalisme : la maladie est un phénomène naturel que l'homme peut étudier et comprendre. Les Grecs sont passés d'une médecine fondamentalement liée aux mythes et légendes, teintée d'empirisme et de magie ; nous l'avons appelé mytho-thérapie ou mytho-thérapeutique, à une médecine plus scientifique et dénuée de toute irrationalité. Ce message d'un brin révolutionnaire, engagé par Hippocrate, enrichi plus tard à Alexandrie, complété par Galien, nous apparaît d'autant plus fort qu'il fut oublié ensuite pendant plus d'un millénaire. Hippocrate né il y a 2500 ans, fascine toujours. Il marque la rupture avec une médecine basée sur la superstition et la magie ; il ouvre une ère nouvelle. Par ailleurs, ceux qui comme Foës, post-hippocratique, abordent son œuvre immense, s'engagent dans un chemin tortueux et fascinant : bien des théories sont reconnues fausses aujourd'hui, mais on sent la force de l'esprit qui les anime. On admire ceux qui, par le serment d'Hippocrate, comme ceux dans une Antiquité toujours plus proche de nous, consacrent leur vie à comprendre la démarche et l'enseignement de celui qui fut considéré en son temps comme un demi-dieu, le « Père de la Médecine » malgré un conflit de cet attribut avec Galien.

Sources et bibliographie

Sources imprimées

CELSE (10 à 50), 1846, *De Medicina* (Traduction A. Des Etangs publiée avec les commentaires de M. Nisard). Paris, Éd. Durochet.

²⁵ Texte grec ancien, autour du IV^e siècle avant J.-C. Traduit par Émile Littré, 1819-1861.

- GALIEN (131 à 200), 1826, *De Simplicium medicamentorum temperamentis ac facultatibus* (œuvres complètes en 21 livres), D. CarolusGottlob Kühn, Leipzig,Knobloch.
- HERACLITE D'ÉPHESE, 2002, *Fragments* [Texte imprimé], citations et témoignages Héraclite trad., introd., notes et bibliogr. par Jean-François Pradeau (Éditeur scientifique) Flammarion / G.F.
- HIPPOCRATE, 2016, *Épidémies*, Tome IV, Texte établi et traduit par : Jacques Jouanna, Avec la contribution d'Alessia Guardasole, Anargyros Anastassiou, Paris, Les Belles-Lettres.
- HIPPOCRATE, 1948, *Ancienne médecine*, texte et traduction de A. J. Festugière. Paris, Klincksieck.
- HIPPOCRATE, 1861, *De l'officine du médecin*, Paris, Baillière.
- HOMÈRE (Vers 800 av. J.-C.), 1880, *Iliade, Odyssée* (Éditions E. Pierron et E. Sommer), Paris, Hachette.
- HYGIN, 1997, *Fables*, Texte établi et traduit par J.-Y. Boriaud, CUF.
- PINDARE (518-438), 1923, *Les Epinicies, Odes Olympiques, Pythiques* (œuvres complètes), Paris, Éd. Garnier.
- THUCYDIDE, 2019, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Livre II, traduction du grec, notes et préface de Nicolas Waquet, Payot & Rivages, coll. « Rivages Poche Petite Bibliothèque », Paris.

Bibliographie

- AMEISEN Jean-Claude, BERCHE Patrick, BROHARD Yvan, 2011, *Une histoire de la médecine ou le souffle d'Hippocrate*, Paris, Éditions de la Martinière.
- BARIETY Maurice, COURY Charles, 1963, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard.
- BOUDON Véronique, 2002, « Galien, le vrai père de la médecine », *L'Histoire*, mensuel 270, p. xx.
- CARA Maurice, 1996, *Essai sur les origines du serment d'Hippocrate*, Histoire des Sciences Médicales, Tome XXX, n°4.
- CHUVIN Pierre, 1999, *La mythologie grecque, du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris, Champs Flammarion.
- DUMINIL Marie-Paule, 1982, « Les médecins de la Grèce antique et les sources », *Revue archéologique du Centre de la France*, Tome 21, fascicule 1, p. 73-80.

- ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS, 1968, 20 volumes, Encyclopédia universalis, Paris.
- FOES Anuce, 1588, Hippocrate. *Oeconomia Hippocratis Alphabeti serie distincta*, Francfort, Andréa Wecheli.
- GINOUVES René, GUIMIER-SORBERTS Anne-Marie, JOUANNA Jacques et VILLARD Laurence (éd.), 1994, *L'eau, la santé et la maladie dans le monde grec*, Actes du colloque CNRS et Fondation Singer-Polignac (Paris, 25-27 novembre 1992), Paris, Diffusion de Bocard, p. 159.
- GRMEK Mirko, Gourevitch Danielle, 1998, « Les Maladies dans l'art antique », *Revue d'Histoire des sciences*, Paris, Fayard, p. 558-559.
- GUIRAND Félix, SCHMIDT Joël, 1996, *Mythes et mythologie*, Paris, Larousse.
- HALIOUA Bruno, 2009, *Histoire de la médecine*, 3^e édition, Masson, Paris.
- JOUANNA Jacques, MAGDELAINE Caroline, 1999, *Hippocrate : l'art de la médecine*, Paris, Flammarion.
- KING Helen, DASEN Véronique, 2008, *La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lausanne, Éditions BHMS.
- LAFONT Olivier, 2011, *Gallien glorifié, Gallien contesté*, Paris, Pharmathèmes.
- LITTRE Emile, 1839, *Œuvre complète d'Hippocrate*, t.1, Baillière.
- RUFFIE Jacques, SOURNIA Jean-Charles, 1993, « Les épidémies dans l'histoire de l'homme. De la peste au sida », *Nouvelle bibliothèque scientifique*, Flammarion, Paris, p. 83-174.
- SINEUX Pierre, 2007, *Amphiaraos, guerrier, devin et guérisseur*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Vérité des mythes ».